



p 2 Les trois coups
 p 3 Birger Sellin
 p 4 Le geste d'écrire
 p 5 Le TGV et le livre
 p 6 La révolution
 nécessaire
 p 7 Oser changer l'école
 p 8 De la compression des
 images à la lecture des mots
 p 9 Humour
 p 10 Encore une nouveauté
 éphémère ?
 p 11 Idéal ou utopie : l'école
 bilingue
 p 12 Quand les autoroutes
 de l'information passent
 par l'école
 p 13 Toujours cette lecture à
 voix haute !
 p 14 Le bricolage, point de
 rencontre des disciplines
 p 15 Omar, Halil, Tommy,
 Kimio... Birger

cette Gazette 5 : potentialités.
 Mot qui évoque tous les trésors
 cachés dans les esprits des
 enfants, et qu'un déclic ou une
 initiative pédagogique nous
 révèlent. Je pense évidemment
 au cas extrême de Birger, le
 jeune autiste qui savait lire (p.
 3), et à celui d'Omar l'élève
 déficient qui savait écrire (p.
 15). Mais aussi aux facilités des
 jeunes pour l'acquisition des
 langues, révélées en
 enseignement bilingue (p. 11).
 Et encore à leurs ouvertures
 pour des figures mathématiques
 enseignées bien plus tard (p.
 6)... Il me faudrait aussi, par
 analogie, parler des
 compétences et des passions
 d'enseignants, étouffées par
 structures obsolètes...
 Bonne année : une année où,
 souhaitons-le, les potentialités
 des élèves et de leurs maîtres,
 deviendraient - un peu -
 réalités.

François Richaudeau

Chers amis,

Un mot surgit en moi à la
 lecture de sieurs articles de

ECOLE

LES TROIS COUPS

C'est le signal rituel de l'ouverture du rideau et du début de la pièce. Mais quelle émotion pour l'acteur, quand il est, l'un des élèves de son école ! Et quel suspense pour les spectateurs, ses condisciples ! Et, pour leur maître, que de travail avant ces trois coups ! Mais rarement un travail d'une telle fécondité et aux si multiples facettes ! Le mauvais lecteur déchiffreur de syllabes, apprenti acteur, aura découvert que lire c'est produire du sens. L'enfant solitaire et introverti révélera (aux autres, mais surtout à lui-même) une personnalité riche d'extériorisations potentielles. Les individualistes impénitents, invités à la réalisation des décors, découvriront le plaisir et la richesse du travail en équipe. Et lorsque les bravos des adultes claqueront quand le rideau s'abaissera (ou quand la scène s'assombriera) tous les enfants - comédiens et spectateurs prendront conscience avec fierté, peut-être pour la première fois, de leur appartenance au même groupe : Français de souche ou autres, des parents riches ou pauvres, bons ou mauvais élèves.

Encore aura-t-il fallu, pour que "la mayonnaise prenne", des textes de pièces écrits non seulement avec talent, mais en accord avec les sensibilités et les attentes des enfants. Qui mieux que Gérard Moncomble et Michel Piquemal pouvaient répondre à ces souhaits ? L'un est animateur, l'autre ancien instituteur. Tous deux scénaristes, auteurs d'ouvrages à succès, romans, albums pour les enfants, ils sont les auteurs de ces dix sept petites tranches de vie, à l'humour tendre, grinçant ou farceur, qui s'adressent aux enfants de 6 à 11 ans.

Marcel Renaud

PSYCHOLOGIE

BIRGER SELLIN

Birger était un autiste, et des plus atteints qui soient : débile profond, se balançant interminablement, puis se frappant, se mordant, hurlant, haletant, en proie à des fugues imprévisibles ; bref, tous les stéréotypes rencontrés chez ces sujets, dont les tests d'intelligence évaluent le Q.I. à 50. Et puis un jour - il avait 18 ans - ses parents le placèrent devant un ordinateur, soutenant son avant-bras (au tonus musculaire trop faible), isolant et guidant son index sur le clavier. Et le miracle explosa : en quelques jours il frappa ses premiers mots : « *paapa, même, famille...* » et le treizième jour il écrivit à sa mère "Je t'aime". Depuis, assisté par sa mère, Birger s'installe presque tous les soirs devant son ordinateur et écrit, maîtrisant parfaitement l'orthographe et la grammaire de la langue allemande. Nous révélant qu' "à l'âge de presque cinq ans je savais déjà écrire et même calculer mais personne ne s'en est rendu compte parce que j'étais tellement chaotique mais je l'étais par peur des êtres humains..." Puis "j'ai lu un nombre de livres excessivement impressionnants et je garde en moi tous ces contenus importants comme des trésors précieux... après avoir lu quelque chose une seule fois je peux apprendre d'un seul coup les dites dates difficiles".

Mais pendant dix-huit ans, Birger avait du subir en pleine conscience qu'on le traite comme un bébé débile : *"tes gens ne savaient pas que je comprenais tout donc ils ont tout dit ce que je ne devais pas entendre... peux-tu t'imaginer ce que c'est de vivre dans un système social qui te déclare fou à jamais."* Et puis, des textes bouleversants, poétiques tels : *"quand je fais appel à Dieu en hurlant et ne reçois aucune réponse"* et désespérés : *"même sans parole nous les êtres-en-caisses pouvons comprendre toutes les insanités qui se racontent."* Puis *"c'est comme être enterré vivant la solitude d'un autiste c'est comme une motte de terre qui prolifère sur l'âme."* Avec cette consolation : *"je ne peux me libérer totalement que par l'écriture."*

Birger, cette forteresse aux labyrinthes secrets bourrés de trésors. Tout le contraire de cette *Forteresse vide* de Bruno Bettelheim, cet aussi célèbre que dangereux fraudeur, mort récemment, qui n'a jamais guéri un enfant autiste, mais a enrichi un grand nombre de psychologues pour enfants, détruit nombre de couples et déclenché quelques suicides.

Revenons à Birger ; l'ouvrage qui relate son histoire et nous donne à lire ses écrits est l'un des plus émouvants que j'ai lus depuis plusieurs années. Et il nous conduit aussi à des réflexions capitales sur les apprentissages.

Lire :

BIRGER SELLIN *Une âme prisonnière*, Paris, Robert Laffont, 1994.

Nina SUTTON, *Bruno Bettelheim*, Paris, Stock, 1994.

François RICHAUDEAU

PEDAGOGIQUE

LE GESTE D'ECRITURE

On dit communément que certaines personnes : "elles ne savent ni lire ni écrire", comme si la lecture et l'écriture procédaient d'abord d'un "savoir". Or, la connaissance du code écrit d'une langue relève nu uns d'un savoir que de l'apprentissage de "techniques". Je renvoie le lecteur aux innombrables travaux théoriques et pédagogiques concernant la lecture pour m'attacher dans ces quelques lignes aux activités d'écriture, liées naturellement aux activités de lecture mais dont le fonctionnement est spécifiquement soumis à ce que l'on pourrait nommer des techniques et pratiques d'inscription, de traces, de dépôt de signes visibles sur divers supports.

Cette différence, souvent signaler, ne me semble cependant pas toujours perçue dans ses conséquences culturelles et naturellement pédagogiques. [...]

Or, je découvre, au soir d'une vie déjà longue, consacrée à l'étude de l'écriture dans sa genèse et dans l'usage épuré de la langue qu'est la poésie, qu'écrire est plus qu'une activité de l'esprit, une pratique qui, du cerveau à la main "à plume" ou à la main qui tape sur un clavier, et de la main au cerveau, met en jeu une gestuelle aussi ancienne que l'homo sapiens sapiens" traçant il y a près de 30 à 40 mille ans des figures et des signes restés énigmatiques sur les parois des cavernes.

En fait, l'écriture, née de besoins économiques et religieux, a toujours été, de quelque façon qu'elle interprète la langue (par pictogrammes ou alphabétiquement), geste manuel et matériel d'inscriptions, de traces.

Et l'on commence à se demander s'il n'y a pas dans la genèse des apprentissages de l'écriture chez l'enfant certaines analogies rappelant les cheminements ayant conduit les hommes à l'invention de l'écriture. En modulant à l'extrême, on peut effectivement observer chez le jeune enfant des stades de gribouillis, de graffitis, de dessins approximatifs des lettres précédant l'approche pictographique puis l'organisation graphématique elle-même. Selon tous les historiens de l'écriture, la trace, le pictogramme, précèdent la lettre ou plus précisément le "signe" [...]. De ceci on peut tirer une hypothèse simple selon laquelle "le geste graphique pourrait précéder ou du moins accompagner très étroitement tout apprentissage de la lecture, c'est-à-dire toute reconnaissance tâtonnée et "naturelle" du code écrit de la langue. Ce qu'un pédagogue précurseur comme Freinet avait compris.

En éclairant "le parcours de l'écrit" du cerveau à la main et réciproquement, aussi bien chez les écrivains que chez l'enfant et tout scripteur, je me demande s'il ne serait pas possible d'établir avec pertinence que le geste d'écriture entraîne l'écriture et l'écrit dans tous leurs aspects. [...]

Je pense pouvoir conduire cette analyse assez loin pour établir que l'écriture "manuelle" et la calligraphie sont des pratiques à enseigner impérativement à une époque où les techniques informatiques doivent de toute façon faire partie de tout apprentissage de l'écrit. Les gestes d'écriture nous sauveront ainsi du virtuel généralisé.

Georges JEAN

COMMUNICATION

LE T.G.V ET LE LIVRE

C'était il y vingt années. Pour tous nos technocrates futurologues, les transports ferroviaires étaient condamnés face à la voiture pour les trajets courts, et à l'avion pour les trajets longs et moyens. Et c'était sur ces derniers le triomphe d'Air Inter qui, sans concurrent, en profitait au détriment de notre confort et de notre porte-monnaie. Et puis, triomphant des puissants lobbys, une équipe d'ingénieurs réussit à mettre sur rails un nouveau train moderne : rapide, confortable, écologique ; et c'en est fini de l'insupportable et arrogant monopole sur Paris-Lyon, Paris-Bordeaux ... ; des transferts de taxis à avion, des attentes debout, de l'inconfort des cabines. Dans certaines situations, l'engin du passé, rénové, se montre plus compétitif que le nouveau. Peut-on le prétendre dans le domaine des communications - non plus matérielles, mais culturelles ? Autrement dit, l'antique média livre a-t-il des chances, dans certains secteurs, de résister avec succès informatique ? Sur la survie du texte - et donc de la lecture face à l'audiovisuel - j'ai déjà montré (voir la *Gazette* n° 3) que la bataille était gagnée d'avance. Mais ce texte sera-il lu sur du papier ou sur l'écran d'un micro ou d'un terminal ? Si la recherche d'informations assez courtes relèvera sûrement du CD-ROM ou des réseaux, il n'est nullement prouvé que ce soit le cas pour la lecture intégrale d'un livre de quelques centaines de pages - de fiction ou non-fiction. Et que l'opération se révélera plus économique et plus confortable. Mais si oui, cela n'imposera-t-il pas préalablement que le monde du livre suive l'exemple de celui du rail ? C'est-à-dire qu'il gagne en rapidité et confort !

Rapidité : que l'ouvrage commandé soit disponible le lendemain (La Redoute ou encore le pharmacien y parviennent bien) et non pas en deux ou trois semaines.

Confort : Que cet ouvrage - notamment en non fiction - soit composé, mis en page de manière à s'adapter à une stratégie moderne de son lecteur. Par exemple en une structure typographique permettant des "voyages" analogues à ceux en hypertexte.

Enfin que des règles et un *Code* typographiques datant de l'âge des caractères en plomb évoluent pour s'adapter aux potentialités de la PAO. À ce jour, hélas, je ne relève aucune prise de conscience de ces problèmes capitaux : ni chez les diffuseurs, ni chez les éditeurs ; ni dans l'université et l'enseignement professionnel. Demain, il sera peut-être trop tard.

François Richaudeau

MATHEMATIQUES

LA REVOLUTION NECESSAIRE

Les mathématiques sont probablement le champ de connaissances dans lequel apparaissent sans ambiguïté les différentes conceptions des apprentissages. Le cursus linéaire allant du simple au complexe règne donc dans la grande majorité des classes, soutenu évidemment par la conviction que chaque connaissance se construit à partir des précédentes.

Ce n'est que dans le domaine de la géométrie, et très récemment, que s'est répandue à l'école sans trop de réactions offusquées une nouvelle approche de cet apprentissage. Partir des solides, objets mathématiques complexes comme un cube, une pyramide! ou une sphère, en extraire des parties qui sont des segments, des points, des angles, des surfaces, des courbes, des axes, les mesurer, découvrir des axes de symétrie et de rotation,... ; première étape de cette véritable "révolution" de l'apprentissage en géométrie.

Mais il n'en est pas de même dans les domaines abstraits par nature des nombres. Trois idées sont bien installées chez beaucoup de pédagogues, même si un trouble certain se répand enfin parmi les plus lucides :

- les enfants se développent à peu près au même rythme, de stade mental en stade mental,

- le développement précède les apprentissages,

- une "bonne" progression des connaissances à acquérir, "enseignée" avec compétence par "un maître de qualité", doit leur permettre de s'améliorer "normalement".

On ne peut pas ne pas être frappé par la même impuissance, en mathématiques comme en lecture, à quitter les apprentissages linéaires, du "simple" au "complexe", découpés ni étapes incontournables à franchir, appris répétitivement, évalués au coup par coup... et sanctionnés par le redoublement... et l'exclusion.

De nos jours, un élève n'étudie la notion de différence qu'après celle de somme. Et même, est-il impossible qu'un jeune enfant découvre que $23 - 25 = -2$? Faut-il vraiment qu'il attende le collège pour cela ? Et puis pourquoi donc la tradition pédagogique veut-elle que tout problème s'appuie sur une situation de la vie quotidienne ? Une situation réaliste, oui : illustrée par un dessin judicieux, un axe gradué ou un schéma simple. Mais un problème de livreur ou d'épicerie comme on en voit tant ? C'était bien la peine de se moquer des problèmes de robinets d'antan !

Comment, comme le dit Meirieu, faire de l'apprentissage à l'école comme on fait du "bricolage"? (Au passage, saluons Vygotsky qui s'est hasardé avec génie à montrer qu'au-delà d'une logique indéniable du développement, les apprentissages précèdent le développement.)

Pierre Rossano

ECOLE ET SOCIETE

OSER CHANGER L'ECOLE

C'est le titre d'un ouvrage à paraître en Février 96, et dû à trois auteurs (Georges Bouyssou, François Richaudeau, Pierre Rossano) connus pour les qualités et les succès de leurs précédentes publications en pédagogie. Leur premier constat est une évidence, néanmoins trop souvent oubliée : la mission de l'école n'est plus celle de 1881 ; elle n'est ni plus facile, ni plus difficile, elle est autre. Et au plan social, et au plan pédagogique. À la base de toutes les études cl. propositions, un même concept : celui de complexité. Une complexité dans les rapports nouveaux avec T'extérieur¹ : parents, communautés, environnement médiatique¹, modes culturelles... Une complexité dans les programmes (plus exigeants que dans le passé), dans les méthodes et les techniques d'apprentissage. Une complexité liée aux influences de découvertes et concepts récents sur la pédagogie. Cette complexité, on la retrouve dans la structure de l'ouvrage, rappelant celle de l'hypertexte de l'informatique, et permettant au lecteur de "voyager" au sein du texte, en fonction de ses curiosités et de saisir les rapports entre des notions apparemment éloignées. Les sujets abordés vont de la société aux institutions, à la famille, aux langages, à la psychologie à l'école, aux apprentissages, aux outils pédagogiques, aux maîtres. Ci-dessous, en vrac, quelques titres des études, parmi la centaine constituant le Ure :

- La démocratie et l'école,
- Manuel/intellectuel,
- Temps de l'enfant,
- Enfant, mère et langage,
- L'âge d'apprentissage de la lecture,
- Vive l'erreur,
- Apprendre une langue étrangère,
- Le psychologue à l'école,
- Les bâtiments de la complexité,
- L'informatique à l'école,
- La phrase et la lecture,
- Les mathématiques, outil de pensée et non d'élitisme,
- Difficulté scolaire, mais pas échec scolaire,
- Typographie et lecture,
- La hiérarchie,
- et un article passionnant, moins utopique, souhaitons-le, que son titre sur "l'Ecole de l'utopie".

Marcel Renaud

LECTURE

DE LA COMPREHENSION DES IMAGES A LA LECTURE DES MOTS

Les lois physiques de la communication et les lois psychobiologiques de la lecture relèveraient-elles des mêmes principes fondamentaux ?

Richaudeau avait déjà montré que la Théorie Mathématique de la Communication de Claude Shannon (publiée en 1949) confirmait une conception de la lecture "globale" : la transmission d'une même information étant plus économique (et plus rapide) s'il elle est composée en "codage long" (par exemple en mots) plutôt qu'en "codage court" (des lettres ou des phonèmes).^{*} Tout récemment, ce sont les techniques à base d'algorithmes, dites de compression, qui sont à l'ordre du jour pour les transmissions et les stockages des programmes des futures chaînes de télévision numérique.

Le problème est le suivant : d'une part L'espace", la capacité, disponible pour la transmission de ces émissions soit par ondes, soit par câble, est limité ; d'autre part un nombre croissant de chaînes est prévu : trop ! Sauf si l'on raccourcit l'information, sans que l'œil ou l'ouïe du récepteur en ait conscience ; ce qui permet, à capacité constante, de transmettre un plus grand nombre de programmes. Par quel miracle réaliser cette opération ? Grâce à la redondance, l'une des caractéristiques de nos langages linguistiques ou iconiques : dont certains éléments constitutifs sont répétitifs, et donc en principe inutiles ; et qui théoriquement peuvent être supprimés sans pour autant altérer les contenus des messages. On parle alors de "redondance spatiale" dans une même image, et de "redondance temporelle" entre deux images successives d'une séquence vidéo animée. En outre, toujours pour gagner de la place, on remplace les mots qui reviennent le plus souvent par des abréviations plus courtes comme en sténographie. Plusieurs algorithmes très sophistiqués ont ainsi été conçus, en attendant le choix d'une norme unique.

Revenons à la lecture humaine du langage écrit : on a montré que sa redondance est de l'ordre de 55 % ^{*}. Autrement dit, il suffirait au lecteur de ne prendre en compte, de ne percevoir que la moitié des mots ou des lettres d'un texte pour comprendre et mémoriser l'intégralité de l'information contenue dans ce texte. Les choses ne sont pas si simples, la redondance est parfois un facteur stylistique, mais les vitesses de lecture apparemment intégrale de certains bons lecteurs, compte tenu de nos caractéristiques ophtalmologiques, ne s'expliquent que par un processus inconscient de compression non plus physique mais humaine.

Mais alors pourquoi pas une pédagogie de la compression à l'école ?

^{*} RICHAUDEAU François, *La Lisibilité*, Paris, Retz, 1976.

Marcel RENAUD

HUMOUR



Extrait du livre (très sérieux) de Yak RIVAÏS, *Un instituteur dans un panier de scrabble*,
Bibliothèque Richaudeau, Albin Michel.

LANGUES VIVANTES

ENCORE UNE NOUVEAUTE EPHEMERE

Ce serait très regrettable, car dans leur majorité les pionniers - enseignants, inspecteurs et principaux de collège - qui s'étaient fortement impliqués dans l'EPLV (enseignement précoce des langues vivantes) du précédent ministre, Lionel Jospin, en avaient tiré de grandes satisfactions pour leurs élèves et pour eux ; ils prônaient la généralisation de l'expérience, non par un très coûteux recrutement massif de professeurs d'école spécialisés en langue étrangère, mais par le financement d'heures d'intervenants étrangers (exemple : étudiants anglais ou américains vivant en France), sous le contrôle pédagogique de l'enseignant titulaire de la classe. Les documents audiovisuels que le ministre actuel destine aux écoles élémentaires pour l'introduction des langues vivantes sont assez bien faits - mais quel résultat peut-on en attendre ?

Avec un enseignant qualifié dans la langue (en premier lieu dans la prononciation), les élèves recevront un premier apprentissage de bon niveau.

Mais les IUFM ne recrutent pas que des étudiants en langues vivantes ou des littéraires pourvus d'options langues. Es recrutent aussi des mathématiciens, des économistes, des historiens, des biologistes, des sportifs, des artistes, etc. Or les IUFM manquent déjà de temps pour transformer ce flot hétérogène en promotions bien ordonnées de professeurs adaptés aux dures et spécifiques exigences du métier d'enseignant. Pourront-ils doter ces étudiants d'une vraie qualification en langues étrangères ?

L'audiovisuel pourra-t-il y pourvoir ? Certes il est là en partie pour cela. Mais... Dans les classes où l'enseignant ne se sentira pas suffisamment armé, il utilisera consciencieusement les images et les sons fournis par le ministère, et les élèves recevront une "sensibilisation", ce qui est mieux que rien ; cependant il ne faut pas espérer plus, sauf en quelques cas exceptionnels, car on sait depuis longtemps que les meilleurs résultats sont obtenus par le dialogue entre les élèves et un interlocuteur pertinent. Les classes "labo-langues" en réseaux de magnétophones, apparus dans le secondaire au début des années soixante, étaient et restent pilotés par un professeur de langue, ce qui est loin d'une vidéocassette à regarder. Or il s'agit dans l'innovation actuelle d'enfants plus jeunes que les collégiens et lycéens ! Ou alors l'enseignant craindra de mal faire, se sentira dépossédé par un intervenant dépersonnalisé qui échappe à son légitime contrôle et dans ce cas les élèves n'auront rien. Alors, après l'enseignement programmé, la mathématique moderne (si hâtivement et maladroitement introduite), la pédagogie par objectifs et le Plan Informatique pour Tous, la langue vivante étrangère se réduira-t-elle à un effet d'annonce qui ne survivra que ça et là, grâce à quelques noyaux d'enseignants particulièrement motivés ? Souhaitons l'avènement de l'innovation qui consisterait en la généralisation d'une innovation pédagogique !

Christian GUILLAUME

LANGUES VIVANTES

IDEAL OU UTOPIE : L'ECOLE BILINGUE

On en parle beaucoup chez les parents, chez les enseignants aussi, bien entendu ; mais sans généralement avoir une conscience exacte de ce que cela représente, comment ça fonctionne... et où ça fonctionne. *L'Enseignement bilingue aujourd'hui* (à paraître en février 96, Bibliothèque Richaudeau/Albin Michel) répond à ces questions (et à bien d'autres). Il est écrit par Jean Duverger, Inspecteur d'Académie chargé de mission au Ministère des affaires Étrangères et du suivi des dossiers bilingues dans le monde, et par Jean-Pierre Maillard, Proviseur du prestigieux Lycée International de Saint-Germain-en-Laye, secrétaire général de l'Association Europe-Éducation et rédacteur en chef de *La Lettre européenne de l'Éducation*. Deux grands courants existent aujourd'hui pour l'acquisition des langues : l'enseignement traditionnel d'une seconde langue et la démarche du bilinguisme. Les résultats de la première ne sont pas toujours à la hauteur des espérances, Alors que la solution du bilinguisme scolaire se révèle la bonne alternative. En outre, contrairement à certains préjugés, on constate qu'indirectement elle améliore les performances dans les autres disciplines scolaires, Les auteurs nous expliquent la caractéristique fondamentale de l'enseignement bilingue : l'une (au minimum) des disciplines enseignées dans l'école l'est dans la langue seconde. L'ouvrage entre dans le détail des bilinguismes dits additifs ou soustractifs, explique le concept d'immersion, aborde également le cas de plus en plus fréquent du bilinguisme familial, illustré ici avec un exemple concret et vivant. Chaque pays a adapté l'enseignement bilingue à sa culture., et à ses problèmes. Ainsi sont décrites les techniques pédagogiques appliquées :

- au Canada (vingt-cinq ans d'immersion),
- au Luxembourg, cas particulier du trilinguisme,
- en Allemagne, dont le modèle paraît exportable,
- en Catalogne, au bilinguisme volontariste
- sans oublier les cas des bilinguismes régionaux (basque, breton..) sortis de la censure et qui se développent lentement mais sûrement. Puis l'ouvrage aborde les variantes dites de l'Enseignement International et de l'Ecole Européenne, et analyse la situation particulière de la France, soulignant les véritables enjeux - et l'urgence - dans notre pays d'une politique linguistique scolaire ambitieuse.

Marcel RENAUD

PEDAGOGIE

QUAND LES AUTOROUTES DE L'INFORMATION PASSENT PAR L'ECOLE

Rachel Cohen est connue pour ses recherches et leurs applications sur les apprentissages précoces, notamment en lecture. Ses premiers comptes-rendus remontent à il y a près de vingt ans. Puis très vite, elle a saisi l'intérêt de la micro-informatique en tant qu'outil pédagogique. En équipant ses micros de synthèse vocale, et opérant dans une ZUP avec déjeunes enfants en majorité non francophones, elle leur apprend simultanément les langages oral, écrit et la lecture ; et avec des résultats étonnants, bousculant ainsi pas mal les dogmes issus de Piaget et Ferreiro. Infatigable, la chercheuse explore aujourd'hui les potentialités pédagogiques de la communication télématique entre pays étrangers, et nous en rend compte dans un dernier ouvrage collectif dont elle assure la direction *. Les premières expériences qu'elle nous relate ont lieu dans des collèges en zone d'éducation prioritaire (ZEP) ; là où l'échec scolaire est un phénomène largement répandu. Les élèves des groupes expérimentaux, souvent très âgés (de quatorze à dix-sept ans), étaient, selon les professeurs, démotivés, désabusés, ne manifestant aucun intérêt pour leur travail malgré les efforts d'enseignants très mobilisés pour lutter avec eux contre leur situation d'échec. Après discussion, les langues à utiliser sont : le français pour les élèves du collège, et les langues nationales de leurs correspondants. Les premiers groupes sont recrutés sur la base du volontariat, et d'emblée c'est l'enthousiasme, Les enfants se passionnent, préparent leurs messages en dehors des cours, se mettent à fréquenter assidûment le CDI, deviennent demandeurs de savoirs, par exemple pour situer les pays, connaître les villes... Puis le projet (appelé Pluto) se généralise. Sont alors mis en chantier un roman-feuilleton, une enquête sur la pollution, une banque de données des livres lus et aimés... Les enseignants des collèges concernés sont unanimes à penser qu'il serait nécessaire d'entrer en contact avec leurs collègues du primaire et de maternelle pour qu'ils se lancent dans ce type d'expérience. Mais ils s'interrogent aussi sur l'organisation actuelle de leur enseignement : découpage en horaires stricts et disciplines que le réseau rend non pertinents, voire perturbateurs. En souhaitant une approche profondément différente, où les élèves se trouveraient dès le début en situation de réussite avec des tâches très diversifiées.

Dans sa seconde partie, l'ouvrage décrit des expériences et réalisations dans des écoles européennes, puis nous entretient des projets internationaux. Une nouvelle ouverture pour une pédagogie aussi moderne qu'efficace,

François RICHAUDEAU

PEDAGOGIE

TOUJOURS CETTE LECTURE A VOIX HAUTE !

Certains trop nombreux, pensent que ceux qui préconisent la lecture visuelle, rapide et efficace, dédaignent la lecture à voix haute. Il s'agit là d'un préjugé répandu qu'il faut absolument combattre, Car il faut bien voir qu'il existe deux sortes de lecture à voix haute. La première consiste à traduire en sons les signes écrits pour **établir la compréhension du** texte à **partir de l'écoute de** cette **oralisation**, c'est le mécanisme bien connu du déchiffrement. Le déchiffreur oralise pour comprendre.

Toute autre est la lecture à voix haute fonctionnelle, qu'elle soit destinée à autrui (lire un discours ou une histoire à un auditoire) ou à soi-même (lire un poème pour en entendre les sonorités agréables, répéter un rôle de théâtre, etc.). Dans ce type de lecture, le lecteur effectue trois opérations principales :

- la première est la lecture visuelle silencieuse d'un morceau de texte égal, supérieur ou inférieur, à une phrase, Ce prélèvement est l'objet d'un traitement mental qui établit sa compréhension.

- la deuxième opération est celle de la diction de ce morceau de texte lu et compris.

Et c'est précisément parce qu'il a été bien compris qu'il pourra être bien dit: **la compréhension relie, précède l'oralisation.**

- la troisième opération consiste pour la lecture à surveiller les réactions de son auditoire pour, éventuellement, modifier sa diction, débit, etc).

On voit donc que ces deux sortes de lecture s'opposent nettement quant à la position relative de l'oralisation et de la compréhension. Dans le premier cas (celui de la lecture orale - déchiffrement) l'oralisation précède et permet la compréhension. Dans le second, c'est la compréhension qui devance et rend possible une bonne diction.

Non seulement ce type de lecture n'est ni à bannir ni à dédaigner, mais il conviendrait de le faire pratiquer quotidiennement dans toutes les classes à condition toutefois que ce soit de façon fonctionnelle ; ce qui veut dire que l'auditoire (la classe) doit être en attente de l'information qu'elle n'a pas et non l'avoir sous les yeux pendant sa lecture à voix haute comme on le voit faire si souvent ! On peut alors faire prendre conscience aux élèves des stratégies à mettre en œuvre pour le message soit bien reçu ; en particulier l'opposition entre la nécessaire lenteur relative de la diction (il faut bien "prendre son temps" pour dire chaque morceau de texte) et la rapidité requise pour les prélèvements visuels : vite avec les yeux, mais lentement avec la bouche !

Ainsi, contrairement à une opinion trop répandue, la lecture visuelle, silencieuse et rapide, loin d'exclure la lecture à voix haute, en est un élément nécessaire.

Edmond Beaume

PEDAGOGIE

LE BRICOLAGE, POINT DE RENCONTRE DES DISCIPLINES

Savoir et savoir-faire sont indissociables, la salle de "technologie" est le lieu privilégié où le plus grand nombre de savoir-faire vont pouvoir s'élaborer. Dans tout établissement scolaire, ce lieu est primordial contrairement à ce que la plupart des enseignants en ont fait : un lieu de détente par le bricolage ! A l'inverse, c'est là que se concrétisent tous les "projets mentaux" de A. de La Garanderie. L'anticipation dans l'action suppose bien entendu le "savoir", mais que serait l'intérêt de cette acquisition si elle ne devait pas déboucher sur un "savoir-faire" ? Ce lieu est donc le point de rencontre de toutes les disciplines sans aucune exception et non simplement une salle de "travaux manuels". C'est pourquoi son agencement et le matériel qui doit y être présent doivent faire l'objet d'une réflexion qui concerne toute l'équipe pédagogique. Si celle-ci n'existe pas, c'est sûrement à travers la conception de cette salle qu'elle a des chances de se constituer. Puisqu'elle concerne toutes les disciplines, tous les enseignants doivent être concernés. Mais que faire dans cette salle ? Des travaux manuels peut-être, mais lesquels ? Tous ceux qui réclament des "projets mentaux" mettant en application les savoirs de toutes les disciplines. La pluridisciplinarité devient ici une pratique essentielle et l'élaboration de ces travaux doit être le fruit de la réflexion de toute l'équipe pédagogique et devenir, pourquoi pas, un projet d'école. La responsabilité de l'enseignant qui a en charge cette salle devient fondamentale sinon écrasante.

Le "prof de techno" n'est plus celui auquel on ne demande même plus son avis en conseil de classe tant sa discipline paraît dérisoire auprès du pontifiant "prof de math" ou du disert "prof de lettres"... Il devient le "prof principal" qui met en œuvre tous les "savoir-faire" sans lesquels l'éducation n'a aucune signification. À l'école élémentaire, le temps de fréquentation de cette salle doit être beaucoup plus long qu'il n'est aujourd'hui et représenter la totalité du temps imparti aux "exercices d'application" des différentes disciplines. En effet, ceux-ci ont toujours un objet tout à fait artificiel, scolaire, et ne peuvent donc susciter aucun intérêt de la part des élèves, sinon celui de jouer "au bon élève" à la quête de la bonne note... Les ridicules énoncés des problèmes de mathématiques, les exercices de conjugaison et autres niaiseries grammaticales, par leur côté totalement artificiel sans aucune liaison avec la réalité quotidienne, placent petit à petit l'école dans le ghetto de l'artificialité.

Georges Bouyssou

JEUNESSE

OMER, HALIL, TOMMY, KIMIO ... BIRGER

Dominique Grandpierre, professeur d'enseignement spécialisé, me raconte l'histoire d'un de ses élèves ; Saïd Omar, un jeune kurde de 14 ans, doté d'un Q.I. qui le classe parmi les déficients intellectuels légers, gentil, rêveur, absent, maîtrisant mieux la lecture que l'expression orale. Un jour de mai 95, il rend à son maître un texte d'une page racontant la fuite dans la montagne de toute sa famille. Ce dernier, surpris par une qualité de langue que beaucoup d'élèves bien français de sa classe pourraient lui envier, lui demande de raconter plus longuement sa vie au Kurdistan pendant la guerre. Alors, tous les matins, Omar s'installe à sa table, écrit sans se lasser, refusant de sortir en récréation, écoutant les observations de son maître, réécrivant son texte le soir chez lui. Par deux fois, Omar accepte de se mettre au milieu d'une classe du collège, pour lire le récit de sa vie. Et dans un silence admiratif et respectueux, il tient ses camarades en haleine pendant plus d'une heure, Son texte, tel quel - simplement corrigé sur l'orthographe - avec ses dessins, est, digne d'une publication en librairie de jeunesse.

Et celui, à la tonalité dramatique, de Birger, relaté ici page 71, Sans oublier les milliers d'enfants normaux qui apprennent à lire dès l'âge de trois ans. Ce qui nous révèle la richesse des potentialités intellectuelles de ce jeune enfant -parfois masquées, refoulées profondément par des causes de nature physiologique, psychologique, sociologique ou économique - et à jamais étouffées, anéanties par un environnement aveugle, implacable, À moins que le déclic survienne grâce à un enseignant, une rencontre, le hasard... Mais aussi, ce qui assimile au titre d'artefacts les dogmes néo piagétien de maturation, prérequis, latéralité, rapidité... et devrait inciter les psychologues à autant de prudence que d'humilité - pour ne pas dire de méfiance - dans l'interprétation de leurs tests. En se souvenant des Birger, Omar, Halil, Tommy... et des milliers d'autres. Dernière nouvelle : Omar vient d'être élu par ses cinq cents condisciples délégué des élèves au Conseil d'établissement de son Collège !

François Richaudeau

ÉCRIVEZ-NOUS

Pour nous donner votre sentiment sur cette "Gazette".

Pour nous communiquer les adresses d'amis à qui envoyer notre "Gazette".

Pour nous proposer le manuscrit d'un ouvrage à publier... et simplement pour le plaisir d'échanger des sentiments.

LISEZ-NOUS

Liste des ouvrages

de la Bibliothèque Richaudeau/Albin Michel :

- *Sur la lecture*, par F. RICHAUDEAU
- *Écrire avec efficacité*, par F. RICHAUDEAU
- *Être gaucher*, par H. de MONTROND
- *Une bonne mémoire à l'école*, par D. GRANDPIERRE
- *Les Cycles scolaires à l'école primaire*, par G. CASTELLANI
- *Avoir une bonne orthographe*, par E. BEAUME
- *Réponses à toutes les questions que les parents se posent sur l'école*, par C. GUILLAUME
- *La Manière d'être lecteur*, par J. FOUCAMBERT
- *Les Ateliers d'écriture à l'école primaire*, par M. PERRAUDEAU
- *Pédagogie et traitement de texte*, par P.A. SABLÉ et G. BOUYSSOU
- *Bien lire dans toutes les disciplines au collège*, par G. CASTELLANI
- *Un instituteur dans un panier de scrabble*, par Y. RIVAIS
- *Toutes les questions que vous vous posez sur l'école maternelle*, par N. DU SAUSOIS

À paraître en 1996 :

- *L'Enseignement bilingue aujourd'hui*, par J. DUVERGER et J.-P. MAILLARD
- *17 pièces humoristiques pour l'école*, par G. MONCOMBLE et M. PIQUEMAL
- *Oser changer l'école*, par G. BOUYSSOU, P. ROSSANO et F. RICHAUDEAU

Albin Michel Éducation vous communique sa nouvelle adresse :

20, rue Berbier du Mets, 75013 Paris

La Gazette pédagogique de Lurs Place du Château 04700 LURS Téléphone: (16) 92 79 95 22 Télécopieur: (16) 92 79 10 29	Rédacteur en chef: François Richaudeau Réalisation: Albin Michel Éducation, 20, rue Berbier du Mets, 75013 Paris
---	--